





Blaise Grenier

# Roger de Saint-Ouen

journal d'un garçon de café

*Politique, banque, médias...*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-1230-9

© Blaise Grenier

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable  
du contenu de ce livre



Salut ma biche ! Si je devais me décrire, je serais le prototype du type moyen. Taille moyenne, tête moyenne... À la douane, on me donnerait le bon dieu sans confession. Je pourrais passer un kilo de blé dur dans mon bas de laine car plus banal que moi, il n'y a pas. Ce genre de type, tu ne lui demandes même pas d'ouvrir son sac, tu le regardes passer en te disant :

« Pas gâté ! ».

Pour la faire courte, je suis une erreur de casting dès la naissance et j'ai bien vite compris que je ne tiendrais jamais le haut de l'affiche, mais faut dire, je ne l'ai jamais cherché... Faire profil bas m'a toujours guidé en toute circonstance, face aux gens qui l'a ramènent.

J'en suis de ceux qui sont sortis du moule pour être noyé dans la masse, mais tout s'éclaire si vous voyez ma mère. Une fourgonnette sur les rotules et en surcharge n'allait pas vous livrer une montre Cartier dans un quartier de rupins. Je n'avais pas le ticket choc et ce qui devait se pointer arriva.

J'étais né pour être dans le dur. Pieds et poings liés. Un ciel noir de gris, Germinal, le travail à la chaîne, la veuve poignée près du poêle à mazout, la chambre de bonne sous les toits et au rez-de-chaussée, la concierge un balai dans les mains qui me lance tous les matins :

— Alors, ça va ma gueule !

Voici mon décor. Je m'appelle Roger de Saint-Ouen. Côté Puces. Rue Lecuyer, le coin de la petite brocante. J'ai 60 ans, je suis célibataire et à votre discrétion... Juif avec une tête et un nom de goy. Demoint, quel nom à la con. J'en ai doublement voulu à mère. Naître pauvre soit, mais pas reconnu des siens. Là, est la misère. La reconnaissance de sa communauté, n'est-il pas là, le véritable sens de la vie ? Où était donc ma place dans cette société maudite ?

Après le primaire, j'ai tiré un an dans le secondaire puis je me suis mis au taf pour éponger le passif de mes résultats scolaires au dessous du niveau des huîtres à marée basse. L'impression d'avoir eu la tête dans un bocal durant toutes ces années. Comme le dong d'une cloche tibétaine qui fait ding à chaque fois que l'on me demandait d'aller au tableau cirer des lignes à la craie. De devoir régler l'addition d'un contexte familial qu je trimballais dans mon cartable, mais je ne vais pas vous faire la Roumaine. Il faudrait développer sur cinq pages. Comme s'il n'y avait pas d'autres priorités.

Demandez à un gamin en pleine fracture sociale de réussir une division. L'école n'étant pas égalitaire, j'ai été invité à mettre le cap sur la vie active car certains considèrent qu'elle peut se dérouler en mode passif. On arrive à péter sans bouger un doigt que je sache ?

En politique, les gens inactifs sont considérés bizarrement. Pour tous ces crétins qui brassent du vent avec la bouche, le chômeur est un tubard. C'est la

raison pour laquelle on a toutes sortes de zombies dans les bistrots. Ils s'échouent chez nous. Ils creusent à défaut de pouvoir respirer. C'est au milieu de tous ces crevards que j'ai démarré.

Je suis passé de la plonge au service. L'existence m'avait prédestiné à être un laquais autant qu'un lustreur de zinc, j'en ai donc fait mon sacerdoce, en sachant que lorsque on démarre dans le métier, on prend son élan pour 30 ans. On fait sa carrière d'une seule traite pour éviter le trop plein. C'est comme le Mont Ventoux à vélo, si tu t'arrêtes, t'es mort. Faut jamais s'arrêter. En gros tu passes de la jeunesse à la retraite comme un aveugle un peu canné, mais le cul sec et au chaud.

Cela n'a pas de prix en temps de crise, mais elle ne date pas d'hier. La crise c'est du réchauffé pour toutes celles et ceux qui font les occasionnelles avec les banques. La France est une grande hypocondriaque, contrairement à ce qu'ils nous disent, elle n'a jamais été spécialement à l'agonie. Chaque époque traîne son boulet. La guerre d'Algérie, la menace soviétique, mai 68... Dans vingt ans, les mêmes nous dirons que c'était bien mieux aujourd'hui. Pour te presser à froid.

Le rade de la rue Lecuyer dans lequel je travaille s'appelle «L'Embuscade», il est situé le long du périmètre, en face d'une enseigne spécialisée dans les saisies de douanes.

Le bistrot, c'est un thermomètre dans le cul du climat social. On y ressent l'air du temps. On arrose ses clients tel un curé au milieu de ses ouailles. Pour le pire et le meilleur. Moi ce n'est pas les hosties, c'est les picon-bière et les café-calva que je distribue à longueur de journée.

Parfois je joue les psychiatres. Le patron devrait me payer double pour cette tâche. Un jour, je lui avais proposé d'installer un confessionnal à pièce dans la salle du fond. Il m'a répondu : « les chiottes servent à ça ». Dans un troquet rien n'est réel. C'est le cirque Pinder. Au comptoir, j'ai même vu un prêtre accompagné d'un type en fauteuil. J'ai failli leur dire : « C'est pas Lourdes ici, messieurs ! ».

Allez savoir s'ils en étaient réellement de la papauté. À Saint-Ouen dans notre secteur, c'est un peu comme la Corse. On ne pose pas de questions. Surtout rue Lecuyer, y a trop de marchandises qui transitent.

Vous pouvez faire la tournée des bars, vous trouvez toujours les mêmes profils. À 6 heures du matin, il y la Portugaise « king of the hall » qui débarque pour un extra, sceau et serpillière à grande eau sur un carrelage dont tu ne voudrais même pas dans ton réduit. Après tu as le patron qui rapplique la tête dans le cul et au radar, direct jusqu'à la caisse. Question de vérifier qu'il a les bourses bien pleines. La caisse enregistreuse, c'est un peu la gaule au crépuscule du patron de bar. Et vous remarquerez... Toujours en silence. C'est la messe du

fond de caisse. Après, tu as le premier client qui débarque. Un serré au comptoir en cinq secondes chrono, puis direct dans le métro. Un fantôme c'est kif kif bourricot comme dirait ma mère, juive pied noir d'Algérie. Brick à l'œuf et plus si affinité. .

Ensuite on entre dans le vif de la sèche. De 7H00 à 7H15, c'est la phase « un demi sans mousse s'il vous plaît ». C'est là qu'on l'on reconnaît les alcooliques, mais c'est du pro. Dix verres sans mousse égal un verre à l'œil. Après tu as le camouflé qui arrive ni vu ni connu dans le style, je ne suis pas du même bord que mon voisin. Pour faire diversion, il commande d'abord un café. Normal. L'anguille, c'est qu'après, il s'enquille 4 demis d'affilée. Il faut s'en méfier de ceux-là, tu ne les vois pas venir. Il te transforme le bistrot en émission de Frédéric Taddeï. Sur le coup de 11 heures c'est la Chinoise qui passe avec ses sacs Tati remplis de montres et autres briquets qui font coin-coin.

Au milieu des puces à Saint-Ouen, je n'avais pas besoin d'aller sur les îles, j'avais toutes les tronches improbables, à hauteur de mon plateau. Le revers de la médaille quand t'es serveur, c'est la station debout. Par contre le pourboire c'est tout benef avec un regard plongeant au niveau du soutif lorsque tu récupères la monnaie. Méfiez-vous les filles, le bistrot est un port d'attache. Garçon de café, mam'zelle, c'est un noble métier autant qu'un double foyer pour vous reluquer.

Pour revenir à ce que je disais, il paraît que je suis quelqu'un d'exceptionnel dans le moyen. Un moyen plus que parfait. Il en existerait un par siècle et il serait doté d'une psychologie à faire pâlir un cerf en rut. Je ne vois pas le rapport, mais bon... J'incarnerais donc le véritable, l'authentique «Monsieur tout le monde», la mémoire vivante du café du commerce et même l'équivalent d'un panel de 10 000 personnes à moi tout seul, d'après Monsieur Hétû-Guay, l'un de nos clients, directeur d'un institut de sondages. Voyez l'économie. De vous à moi, j'en serais un peu de vous tous et cela fut confirmé lorsqu'il me demanda mon signe du Zodiaque. Balance lui répondis-je. Mais pas dans le sens d'un indic infiltré, car ma devise à toujours été : « J'ai gobé la clé du coffre et j'ai oublié le mot de passe, du con ». Le seul truc que je puis dire et que je m'accorde, c'est ma faculté à me mettre à la place des gens, de comprendre leur réalité qui n'est pas donnée à tout le monde. Heureusement, sinon jamais je ne servais jamais quiconque.

Maintenant je saisi pourquoi il a percuté, Hétû-Guay. Il m'entendit un jour dire ce que la majorité des Français pensaient tout bas : « Il y en a trop ». Trop de quoi, allez savoir, mais bon... Demandez à Mamère Noël d'héberger une famille de Roms sous le sapin et je vous tiens le pari qu'il se pend à une guirlande au bout de trois jours.

Ne me faites pas croire qu'en un coup de baguette magique, nous soyons passés de Vichy à une société de gentils Schtroumpfs portant tous un pin's « pas touche à ma moitié ! » ? La belle entourloupe. Rien n'a changé sauf qu'une idée me vient en tête. Pourquoi ai-je Peggy la cochonne\* et un certain renard des sables\* perchés sur le sommet du crâne ? Je ne saurais dire. Histoire de passer du coq à l'âne.

Aux yeux d'Hétû-Guay, je serais à l'image d'une Jacno (gauloise) qui filtrerait tous les habitués qui font de mon café, leur QG. J'incarnerais cet esprit frondeur qui sommeille en chacun de nous, Français, secrètement planqué dans le fond d'un calbute léopard, prêt à rugir, et qui nous révèle à l'occasion d'un sursaut de conscience : « Belle paire, bien accrochée, on va tout faire péter »... Une réflexion inverse à celle de mon ex qui, au regard des contingences quotidiennes, estimait que j'en manque singulièrement. Sous entendu, je serais un lâche. Elle n'a pas vu le Gascon en action la Simone. La bonne parole, je la répandrai et ce, afin d'incarner la substantifique moelle d'un jambon sans couenne dont raffole toute une tranche de la population...

Je confirme ! On ne passe pas d'une société de lâches à une croisade de pieux chevaliers au sang pur, d'un coup de cuillère à pot. Je concède qu'après guerre, l'hexagone traumatisé d'avoir trop bouffer de châtaignes

\*Indice : Peggy est à droite, renard parade sur les conflits...

se reconstruisit en mettant de la patte à la main. Mais depuis ? Chaud les marrons je me pose la question. Avec l'arrivée du beurre dans les épinards, le progrès fut notable. On y a vu plus clair avec la démocratisation du frigidaire. Une révolution pour toutes les petites ménagères qui pouvaient enfin organiser leur garde-manger sagement. À condition qu'elles aient une tête.

Puis survint la période hippie qui coïncida étrangement avec la libération des mœurs et du libéralisme économique. Woodstock, mai 68 ? À d'autres ! Sous les pavés, la plage des paradis fiscaux. Une véritable partouze financière à l'échelle mondiale s'est déroulée sous nos yeux sans que l'on puisse toucher sa part de Tropicane (une tarte en string). Je parle en mon nom, mater sans pouvoir palper la marchandise, c'est digne de la comparaison immédiate.

Vous comprendrez toutes ces aigreurs enfouies au plus profond de moi-même et qui m'ont incité à répondre à ces questions de blaireau pour arrondir mes fins de mois. Je n'avais pas les moyens de faire autrement. 1 500 boules par mois, même à Saint-Ouen, c'est léger comme l'hélium. Il était temps de cumuler comme tout Français moyen qui se respecte.

Je suis actionnaire avec une dimension réactionnaire, mais petit porteur. Comme les avions, le parfait con à réaction capable d'embrayer sur tout, c'est bien moi. Mais en sous-marin, car sous mon costume

d'être normal, je suis assez fier de mon petit côté aigri-pourri. Ça fait du bien d'être méchant, un ouistiti entre les dents. Une banane à faire pâlir un banquier qui découvrirait ton découvert.

Rien n'a changé, Marcel. Nous vivons dans une société attaquée au burin. Homme politique, ne me dis pas que c'est un travail. C'est une rente sur la salive. Dans sa relation avec les médias, il passe pour un type qui planquerait sa maîtresse dans le placard à balais. Après s'être envoyé en l'air ni vu ni connu, les anciens du crayon s'affichent comme conseiller en communication auprès des partis politiques. C'est super pro car au final, il n'en ressort pas l'ombre d'une cacahuète.

Ce sont des domaines qui brassent de l'air en fonction du sens de la bise. Blanc bonnet, bonnet blanc et même bonnet C (taille du soutif) pour pécho quelques billets, direction... oups t'as rien vu.

L'opposition est une vue de l'esprit. À la sortie, l'ENA et de Sciences Po, ils lancent la pièce en l'air pour choisir entre pile ou face. Ensuite, c'est un jeu de rôle un peu forcé, car torpiller ainsi ta moitié sans vergogne, alors même que tu as toujours eu le pouvoir chevillé au corps, laissant de fait un lamentable héritage à ton cousin qui poursuivra tes basses œuvres. C'est au niveau du sous-sol.